

Émigration et fierté nationale ou le mythe du bon retour chez Luigi Capuana et Enrico Corradini

Michela Toppano

▶ **To cite this version:**

Michela Toppano. Émigration et fierté nationale ou le mythe du bon retour chez Luigi Capuana et Enrico Corradini . Italies, 2010, 14, pp.305-320. hal-01316146

HAL Id: hal-01316146
https://amu.hal.science/hal-01316146

Submitted on 15 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Italies

14 (2010)
Les mouvements migratoires entre réalité et représentation

Michela Toppano

Émigration et fierté nationale, ou le mythe du bon retour chez Luigi Capuana et Enrico Corradini

Avertissement
Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.
Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.
Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique
Michela Toppano, « Émigration et fierté nationale, ou le mythe du bon retour chez Luigi Capuana et Enrico Corradini », *Italies* [En ligne], 14 | 2010, mis en ligne le 01 décembre 2012, consulté le 01 janvier 2014. URL : http://italies.revues.org/3320

Éditeur : Université de Provence
http://italies.revues.org
http://www.revues.org

Document accessible en ligne sur : http://italies.revues.org/3320
Ce document est le fac-similé de l'édition papier.
Tous droits réservés

Michela Toppano
Université de Provence

ÉMIGRATION ET FIERTE NATIONALE OU LE MYTHE DU BON RETOUR CHEZ LUIGI CAPUANA ET ENRICO CORRADINI

Cet article est consacré à deux romans portant sur le thème de l'émigration, publiés au début du XX^e^ siècle et très différents du point de vue de leur statut et de leurs caractéristiques littéraires. Le premier, *Gli "Americani" di Ràbbato* (1912), de Luigi Capuana, s'adresse à la jeunesse et demeure fidèle à l'esthétique vériste de l'objectivité[1]. Le second, *La Patria lontana* (1910)[2], d'Enrico

[1] L. Capuana, *Gli "Americani" di Rabbato*, Palerme-Milan, Sandron, 1912. Les citations sont tirées de l'édition suivante : *Gli "Americani" di Ràbbato*, Milan, Mondadori, 2003.

[2] E. Corradini, *La Patria lontana*, Milan, Treves, 1910. Nous faisons référence à l'édition suivante : *La Patria lontana*, Milan, Società anonima editoriale Quintieri, 1920. Cette édition est identique à la première. Pour d'autres analyses de ces deux romans, cf. également : S. Martelli, *Letteratura e emigrazione : congedo provvisorio*, in S. Martelli (dir. par), *Il sogno italo-americano. Realtà e immaginario dell'emigrazione degli Stati Uniti*, Cuen, Napoli, 1998, pp. 413-415 ; E. Franzina, *Dall'Arcadia in America : attività letteraria ed emigrazione transoceanica in Italia*

Corradini, destiné aux adultes, déploie un discours ouvertement idéologique. Cependant, malgré cette diversité, les deux ouvrages permettent d'interroger la manière dont l'émigration italienne est représentée à l'époque de l'éclosion du nationalisme italien et à l'aube d'une des plus importantes vagues d'émigration que le pays ait jamais connues. En effet, E. Corradini, auteur de *La Patria lontana*, fonde en décembre 1910 l'*ANI*, le premier parti politique nationaliste italien. Au cours de ces mêmes années, les départs s'établissent à des moyennes de 650 000 par an. Ils atteindront un pic de 872 000 départs en 1913[3].

L'analyse nous permettra de montrer, d'une part, que ces deux romans représentent l'émigration comme une entreprise visant à un nécessaire retour. D'autre part, que les divergences dans la manière dont ces auteurs décrivent l'émigration, sont liées à deux conceptions différentes du nationalisme. Nous présenterons dans un premier temps la trame des deux romans pour passer ensuite à la partie analytique.

Nous commencerons par le roman de L. Capuana *Gli "Americani" di Ràbbato*. En effet, bien que le roman ait été publié en 1912, L. Capuana avait commencé à l'écrire dès 1906. Les vicissitudes du roman se déroulent vers la fin du XIX^{e} siècle, en partie dans un village sicilien fictif, Ràbbato, en partie à New York. Les protagonistes sont les membres de la famille Lamanna : le grand-père, zi' Lamanna et ses trois neveux (Santi, Stefano, Menu). Santi, et surtout Stefano, sont désireux d'avoir une existence meilleure. Ils se laissent persuader d'émigrer par Coda Pelata, le barbier du village revenu d'Amérique, qui affiche avec insolence sa nouvelle richesse. À New York, Santi trouve un travail de jardinier dans le parc d'un riche banquier américain et suscite la bienveillance de sa fille, Miss Mary, fascinée par les chansons et les contes siciliens que Santi lui chante et raconte. Menu, qui a rejoint ses frères, est accueilli lui aussi

(1850-1940), Turin, Edizioni della Fondazione Giovanni Agnelli, 1996, pp. 144-146 et pp. 164-167.

[3] Cf. S. Berstein et P. Milza, *L'Italie contemporaine du* Risorgimento *à la chute du fascisme*, Paris, Armand Colin, p. 179.

par Miss Mary, qui lui apprend l'anglais et le fait embaucher comme coursier auprès de la banque de son père. Stefano, pour sa part, finit dans le giron de l'organisation criminelle de la *Manonera*. Au bout de trois ans, Santi et Menu rentrent à Ràbbato, alors que Stefano reste à New York en prison. Lors de ces retrouvailles, Santi et Menu déclarent qu'ils resteront définitivement dans leur patrie.

Dans le roman d'E. Corradini *La Patria lontana***,** le protagoniste est Pietro Buondelmonti, écrivain aux convictions nationalistes et impérialistes affirmées et *alter ego* de l'auteur lui-même. Déçu par un échec politique, il embarque pour le Brésil afin de suivre Giovanna Axerio, dans l'espoir de devenir son amant. La jeune femme est l'épouse du professeur Jacopo Axerio, qui a été invité pour assurer des cours à l'Université de Rio de Janeiro. À Rio de Janeiro, Buondelmonti connaît les divers aspects de l'émigration italienne : les conditions difficiles et humiliantes des plus mal-chanceux, la colonie de ceux qui ont réussi, enfin les milieux ouvriers d'extrême gauche par l'intermédiaire du syndicaliste Giacomo Rummo. Pendant son séjour, Pietro Buondelmonti et Giovanna Axerio nouent une relation qui est découverte par Jacopo Axerio. Ce dernier surprend ensemble les deux amants et tue sa femme. Pietro Buondelmonti, blessé, traverse une crise morale profonde, dont il ne sortira qu'à l'annonce de l'entrée en guerre de l'Italie. Il réussit alors à convaincre une troupe d'ouvriers émigrés de rentrer en Italie pour participer au conflit et il parvient même à convertir le syndicaliste Giacomo Rummo, qui abandonne son idéologie internationaliste pour contribuer à la grandeur de son pays à travers la guerre[4].

[4] Ce roman fut publié en 1910, avant la guerre de Libye. Sa conclusion semble toutefois la "prophétiser" avec précision. Cette capacité d'anticipation n'est d'ailleurs pas étonnante, compte tenu du climat belliciste et nationaliste de l'époque et des pressions exercées par une certaine partie de la classe intellectuelle sur le gouvernement afin que l'Italie poursuive enfin une politique colonialiste en Méditerranée et notamment en Libye.

Comme nous pouvons le constater d'après ces résumés, ces deux romans présentent l'émigration comme étant nécessairement temporaire. Cependant, l'émigration elle-même, ainsi que ses causes et ses effets, sont décrits de façon bien différente.

Dans le roman de L. Capuana, *Gli "Americani" di Ràbbato*, le narrateur s'abstient d'émettre un jugement tranché et explicite. Il souligne en revanche la complexité des raisons des départs et une pluralité de points de vue sur l'émigration per le biais des paroles ou des trajectoires des différents personnages. À travers le personnage de zi' Lamanna, le grand-père, L. Capuana évoque les causes sciales de l'émigration. Au cours d'un dialogue avec le docteur du village, Liardo, Zi' Lamanna avance l'hypothèse selon laquelle les paysans ne partiraient peut-être pas s'ils n'étaient pas exploités par les propriétaires terriens. Le docteur, pour sa part, clôt la conversa-tion en affirmant qu'il ne peut pas se prononcer sur une question politique. L'écrivain évite donc lui aussi de s'aventurer sur ce terrain et n'assume donc pas un ton de polémique ni de protestation ouverte, tout en rappelant au lecteur les raisons sociales du phénomène migratoire.

À travers la trajectoire des deux frères aînés, Santi et Stefano, L. Capuana décrit également les motivations psychologiques qui incitent à émigrer. La décision du départ est liée au désir inéluctable d'améliorer son existence, désir auquel se rallie au fur et à mesure même zi' Lamanna, au début hostile à l'idée que ses neveux puissent partir. En faisant évoluer le point de vue du grand-père, L. Capuana reconnaît ainsi la légitimité du désir d'émancipation et du refus du *statu quo*. Cependant, comme nous le verrons plus loin, il proposera des alternatives à l'émigration.

Loin de fournir une image idyllique ou, au contraire, funeste de l'émigration[5], L. Capuana multiple les perspectives sur ses résultats

[5] Les motifs "funèbres" dans la description du phénomène migratoire sont très répandus, depuis les premiers exemples de littérature de l'émigration jusqu'aux années 1920. Ces thèmes reflètent souvent le point de vue conservateur des classes possédantes, hostiles à l'émigration qui menace

et ses effets. Au regard du grand-père et de certains paysans, l'émigration est condamnable car elle ébranle l'ordre traditionnel de la société. En effet, elle est interprétée comme le refus de la condition que Dieu a assignée à chacun et remet ainsi en cause le principe hiérarchique sur lequel se fonde la communauté villageoise. En outre, elle est responsable de la perte de valeurs traditionnelles, telles que le caractère sacré du lien conjugal, comme le montre l'épisode du *Scarso*, qui a laissé sa femme au village et en a épousée une autre en Amérique.

En revanche, le narrateur mentionne également les retombées économiques positives de l'émigration résultant des *rimesse* que les émigrés envoient chez eux. Pendant une promenade dans les rues autrefois très pauvres du village, le docteur Liardo fait remarquer à zi' Lamanna que l'émigration apporte la richesse aux individus et au pays d'origine. L'argent gagné aux Etats-Unis permet aux émigrants d'acheter des terrains, de restaurer leurs maisons, d'offrir des dons à l'Église pour des travaux de rénovation.

> [Le docteur Liardo] [...] Io, che tesso e ritesso il paese anche nelle più remote viuzze, rimango meravigliato di questo senso di crescente benessere che osservo dappertutto. Ve n'eravate accorto ? Qui Bacareddu mette su un piccolo caffé... Là, la moglie e la figlia di Centonze hanno aperto una bella merceria [...] Sì, i nostri prendono facilmente qualche vizietto americano ; un po' di boria, un po' di fasto, un po' di chacchiera... È inevitabile. [...] Penso che parecchi di essi sono andati via marmotte, e non mi dispiace di vederli tornati con qualche eccesso di sveltezza [...] Per lui [zi' Lamanna] quella trasformazione di Ràbbato, anche nelle vie traverse, nei vicoli, era stata una grande sorpresa. Se l'avesse vista prima, forse non ci avrebbe neppur badato senza la spiegazione del dottor Liardo : danaro americano.[6]

---

de leur soustraire de la main-d'œuvre paysanne bon marché. Cf. E. Franzina, *op. cit.*

[6] L. Capuana, *op. cit.*, pp. 87-89.

L. Capuana nous fournit ainsi une représentation complexe de l'émigration. Celle-ci se présente comme une opportunité d'amélioration effective pour certains, mais comme une source de labeur et souffrances pour d'autres, comme le montre ce dialogue entre Menu et un villageois revenu d'Amérique :

> Egli [Menu] spesso notava che l'uno contraddiceva quel che gli aveva detto l'altro. Si vantavano di aver guadagnato molti quattrini ma li avevano lasciati là, nelle banche, perché dovevano ritornare a riprendere i loro negozi. Qualcuno, e sembrava più sincero, gli rispondeva : « Caro mio, tutto il mondo è paese. Qui ci lamentiamo dei proprietari. Ci pagano male, è vero, ma ci trattano da cristiani. Là, quando si capita in certe mani... Non si sa a chi ricorrere per difenderci ; ci fanno lavorare come schiavi, con la frusta, quasi fossimo animali ; e se qualcuno si lagna, frustate su frustate... Ci trasportano con la ferrovia, lontano, in campagne deserte. Chi volesse scappare si sperderebbe e se lo divorerebbero le bestie feroci ». « Ma dunque, tutti gli altri ? » « Ci sono i fortunati ! »[7]

Par là même, l'auteur met en scène le point de vue traditionnel des paysans, en principe hostiles à l'émigration, qui rejoignent ainsi le point de vue conservateur des classes possédantes. En mettant l'accent sur l'importance des *rimesse* pour l'économie nationale, L. Capuana avance les arguments utilisés par la classe dirigeante du pays pour accepter et même encourager l'émigration. La pluralité de ces points de vue renvoie aux difficultés réelles d'une grande partie de la population italienne, pour laquelle l'émigration apparaît comme une solution aussi prometteuse qu'aléatoire.

Compte tenu de cette multiplicité de perspectives, ce roman témoigne de la volonté de prendre en compte de la façon la plus complète possible et nuancée le phénomène de l'émigration. Cependant, cette représentation n'est pas neutre. Sans condamner de

[7] *Ibidem*, p. 57.

façon péremptoire les départs, L. Capuana ne cesse de souligner les bonnes raisons du retour en Sicile.

Le lieu d'origine occupe une place importante dans la narration. La plupart des chapitres du roman (14 sur 22) concernent Ràbbato et la manière dont les habitants réagissent au phénomène de l'émigration. Le village, contrairement à la manière ambivalente dont New York est décrite, est peint de manière positive. Le narrateur attribue une position hiérarchique supérieure aux valeurs familiales dominantes dans cette communauté sicilienne. Il accorde en effet une position de respect au personnage du grand-père, qui est porteur de ces valeurs. En outre, le narrateur relève les améliorations que l'argent des émigrés a apportées au village : elles semblent en faire un lieu plus accueillant, dont il est de moins en moins nécessaire de partir.

D'ailleurs, le mot "Americani" du titre est mis entre guillemets. Par cette convention typographique, L. Capuana souligne que ces émigrés de retour n'ont pas perdu leur italianité, alors que leur "américanité" n'est qu'un vernis temporaire. Contrairement à ce qui se passe chez E. Corradini, l'expérience de l'émigration, chez L. Capuana, permet de prendre conscience de son appartenance nationale. Nous en trouvons un témoignage dans l'affirmation péremptoire de Menu : « Americano di nome […] ma siciliano, anzi italiano sempre ! »[8]. Loin d'être responsable de la perte d'une identité nationale, l'expérience de l'émigration en revanche restitue au pays des Italiens plus accomplis.

En outre, contrairement aux attentes de changements radicaux des individus, l'émigration ne débouche pas forcément sur des univers très différents de ceux d'origine. Menu et Santi doivent leur réussite à la faveur de Miss Mary, c'est-à-dire à des relations de dépendance personnelle. Leur succès est donc dû à une forme de bienveillance charitable très semblable aux formes de protection sociale typiques de la Sicile de l'époque. Stefano, pour sa part, fuit la Sicile pour

[8] *Ibidem*, p. 137.

améliorer sa condition sociale, mais il est dévoyé aux États-Unis par la criminalité alimentée par l'émigration sicilienne elle-même.

Pour L. Capuana, l'émigration est donc légitime dans la mesure où elle est provisoire et permet d'accumuler des ressources, intellectuelles ou économiques, qui peuvent être employées pour le progrès de l'Italie. Grâce aux compétences culturelles acquises aux États-Unis, Menu peut se charger d'une mission éducative importante pour le développement du pays. À la fin du roman, Menu affirme vouloir rester à Ràbbato pour devenir instituteur et enseigner aux Siciliens "l'américanisme" qu'il a appris aux États-Unis : par cette expression, Menu entend désigner la force de volonté et l'amour pour le travail.

La vision d'E. Corradini, en revanche, apparaît beaucoup plus univoque. En effet, il condamne l'émigration sans appel. Le départ d'Italie, quelles que soient les motivations et les conséquences pour les individus, est toujours blâmable. L'émigration est attribuée essentiellement au désir d'assouvir des passions individuelles et égoïstes qui privent l'Italie de la force vitale dont elle a besoin.

Le narrateur décrit avec mépris les émigrants entassés dans la troisième classe du navire dans lequel il s'est embarqué. Ils sont définis comme

> il rifiuto della feccia delle città cacciato dalla cupidigia dell'avventura [...] il rifiuto della miseria delle campagne cacciato dalla fame ; i rifiuti de' rifiuti del vecchio mondo navigavano verso l'ignoto del nuovo mondo.[9]

Ainsi, lorsqu'il fait allusion à la misère, le narrateur la rabat à une vile convoitise résultant d'une pulsion individuelle méprisable. Le départ imposé par la nécessité de la survie apparaît aussi répréhensible que celui qui est dû à la rapacité des aventuriers.

En outre, le voyage de Buondelmonti au Brésil se superpose au trajet de ces émigrants malheureux et renforce cette idée d'une fuite indigne. Buondelmonti aussi est parti d'Italie pour satisfaire sa pas-

[9] E. Corradini, *op. cit.*, p. 15.

sion frivole pour Giovanna Axerio. Il reconnaît s'être comporté comme le « giovane signore del frivolo romanzuzzaccio borghese »[10] qu'il déteste tant. À l'instar de ces émigrants qui luttent seuls pour leur survie, dans un pays étranger, il se considère lui aussi

> un uomo [...] chiuso nel suo atomo d'egoismo, nessun grande sentimento e nessuna grande idea essendoci più a formare di tante esistenze una gran vita [...] Non era stato anche lui l'atomo disperso con la sua cupidigia, con la sua concupiscenza, con la sua cecità ?[11]

Le parallélisme entre la fuite des émigrants et l'escapade amoureuse de Pietro Buondelmonti enlève tout caractère d'urgence à un phénomène social extrêmement grave. Loin d'être considérée comme le symptôme d'un profond déséquilibre social et économique, l'émigration est mise sur le même pied qu'un caprice passionnel.

Même l'exil du syndicaliste Rummo, provoqué par son adhésion au socialisme, apparaît comme la conséquence d'une passion ignoble. Le narrateur, en effet, considère cette idéologie comme l'une des multiples formes d'égoïsme qui détachent les individus de leur nation : l'égoïsme de classe.

Dans le sillage des représentations conservatrices sur l'émigration, ce roman s'attarde sur ses effets négatifs. L'émigration est, le plus souvent, nuisible aux individus eux-mêmes. Considérée comme une lâche défection, elle n'entraîne que l'échec, la dégénération ou le remords. Ainsi, le narrateur souligne l'avilissement des Italiens qui n'arrivent pas ou ne sont pas encore arrivés à la richesse. Il décrit la vue insupportable d'Italiens engagés comme main-d'œuvre dans le bâtiment et travaillant côte à côte avec des noirs. Ils sont ainsi mis sur le même plan que les hommes de couleur, que le narrateur n'hésite par à peindre comme une race inférieure.

[10] *Ibidem*, p. 81.
[11] *Ibidem*.

Pire encore, l'émigration, pour E. Corradini, entraîne inéluctablement la perte de l'identité italienne. L'auteur décrit avec horreur le métissage culturel et racial sur lesquels l'émigration débouche. Buondelmonti constate avec désarroi que les enfants d'Italiens nés au Brésil ne connaissent pas la langue italienne et commencent à perdre les traits raciaux des Italiens, ce qui en fait des mutants monstrueux. Ainsi, pour E. Corradini, l'émigration se présente comme une aliénation inéluctable et abominable.

Dans ce portrait très négatif de la condition des émigrés, même la réussite d'hommes par ailleurs dignes de respect et d'admiration ne suffit pas à justifier l'abandon de la patrie natale. Le personnage du constructeur Lorenzo Berenga est nécessaire pour montrer la capacité des Italiens à devenir des hommes éminents à l'étranger. Il sert de prétexte pour exalter la contribution des Italiens au développement du pays d'accueil. Cependant, Lorenzo Berenga est travaillé par le remords d'avoir enrichi un pays qui n'est pas le sien et par le sentiment d'avoir gâché ses énergies.

L'émigration apparaît systématiquement comme un déplorable gâchis. Elle isole les individus, chacun étant occupé à lutter pour sa propre survie et réussite. En outre, elle détourne vers des objectifs accessoires des forces qui, unies, auraient pu être employées militairement pour conquérir des territoires à la patrie :

> Gli riapparvero gli emigranti con i quali aveva viaggiato, e, subito dopo, gl'italiani di San Paolo e di Rio de Janerio con i quali aveva pranzato quella sera. E ancora risentì le parole del Berenga : – Soli a combattere ! E a un tratto afferrò la condizione di quelli uomini : ognuno di loro era solo in mezzo alla vita collettiva del paese straniero ; ognuno di loro valeva per la sua forza individuale, assente quella che centuplica tutti : la forza nazionale. Disperse membra tronche. Subito gli balenò e gli si fissò in mente la verità piena con queste parole : – Sono così

> forti ! Che avrebbero fatto se ognuno avesse avuto con sè la forza nazionale ? Invece, la patria li diminuisce.[12]

La rédemption de Buondelmonti, d'un bon nombre d'émigrés et du syndicaliste Giacomo Rummo, se produit à la fin du roman, lorsque la nouvelle de l'entrée en guerre de l'Italie parvient d'Europe. En effet, tous embarquent aussitôt afin de participer au conflit dans les rangs de l'armée italienne. Buondelmonti trouve enfin sa vocation. Il fait œuvre de propagande pour recruter des soldats. Parti d'Italie à cause d'un caprice passionnel, Buondelmonti y fait retour en tant que chef d'une noble mission collective. Les émigrants, au moment de quitter leur pays, n'étaient que des "déchets" mus par leurs passions individuelles, mais à présent ils y reviennent comme des vaillants "combattants" :

> L'immensa anima nazionale con tutti i torrenti delle generazioni s'era precipitata nel suo petto, sforzava le pareti del suo petto. Quando incontanente una gran voce dentro di lui gli gridò : – Tu puoi creare un segno di ciò che dovrà fare l'Italia per la sua salute ! Tu puoi trasformare cento, dieci di questi emigranti in combattenti ! Esultò il Buondelmonti, vittorioso alla fine, e ripreso a parlare aggiunse altre notizie del telegramma e raccontò che in Italia il figliuolo di Garibaldi raccoglieva volontarii, che innumerevole gioventù accorreva a lui, d'ogni parte del mondo tornavano italiani in patria a prendere le armi.[13]

Par ailleurs, le syndicaliste Rummo, sous l'influence de Buondelmonti, renonce à son "égoïsme de classe" au nom de l'amour suprême pour la patrie. Cet amour coïncide avec la volonté de participer à la grandeur de la nation et cette grandeur est indissociable d'une expression de force qui se manifeste à travers la guerre.

[12] *Ibidem*, p. 54.
[13] *Ibidem*, pp. 226-227.

Chez nos deux auteurs, l'émigration ne peut donc être que temporaire. L'émigrant est destiné à quitter son statut d'errant pour renaître sous une forme supérieure et plus utile pour la nation. Malgré ces homologies, l'émigration est toutefois envisagée sous un jour différent. Elle apparaît comme un parcours d'apprentissage pour L. Capuana, alors qu'elle est décriée comme un processus d'aliénation par E. Corradini. Ces deux représentations de l'émigration renvoient à deux conceptions différentes du nationalisme qui reflètent la trajectoire des auteurs.

Gli "Americani" di Rabbato est une œuvre atypique dans la production de L. Capuana. Elle présente un contenu social et civique très marqué. Ce roman, écrit en fin de carrière, permet à L. Capuana de renouer avec l'engagement politique et social de sa jeunesse. En effet, L. Capuana, lors de la dictature de Garibaldi en Sicile, fit partie du comité révolutionnaire de son village natal, Mineo. Avant de devenir maire de Mineo en 1870, il fut inspecteur d'école. Convaincu de l'importance de l'éducation nationale pour le renouveau du pays, il promut la création de bibliothèques ambulantes, il essaya de convaincre les parents d'envoyer leurs enfants à l'école, il s'efforça de réformer les écoles du village[14]. L. Capuana attribue donc son ancienne mission sociale au personnage de Menu. Ce dernier, en effet, se charge d'un projet pédagogique semblable à celui que L. Capuana avait chéri, puisqu'il veut enseigner « un po' di americanismo qui : la gran volontà, il grande amore al lavoro »[15]. C'est justement

[14] A. P. Cappello, *Invito alla lettura di Capuana*, Milan, Mursia, 1994, pp. 19-29.

[15] L. Capuana, *op. cit.*, p. 142. Les valeurs du travail, de la bonne volonté et de l'épargne, évoquées ailleurs dans le roman par le docteur Liardo, au XIX^{e} siècle, sont préconisées dans de nombreux manuels conservateurs de bonnes manières destinés aux classes populaires et notamment aux classes travailleuses. L'incitation à l'épargne était une manière d'éviter la naissance de nouveaux besoins qui pourraient donner lieu à des velléités de bouleversements sociaux (Cf. L. Tasca, *Galatei. Buone maniere e cultura borghese nell'Italia dell'Ottocento*, Florence, Le Lettere, 2004, pp. 181-189). C'est une autre preuve de l'ambivalence de L. Capuana, qui

l'expérience de l'émigration qui enrichit culturellement et moralement le jeune garçon et lui permet de s'investir plus efficacement dans sa mission éducative. L. Capuana est bien conscient de la nécessité de consolider un pays nouveau, accablé de difficultés sociales et économiques et encore en quête d'une identité nationale. Mais sa priorité réside dans l'achèvement de l'intégration nationale à travers la diffusion de valeurs communes, dont l'école est un vecteur privilégié. Son nationalisme est encore lié aux valeurs *risorgimentali* qui ont nourri son engagement civil pendant sa jeunesse[16].

De son côté, E. Corradini, loin d'être seulement un romancier, a été également un militant actif et le fondateur d'un parti politique nationaliste. Il deviendra même ministre en 1928. Ces éléments nous amènent à lire son roman comme une forme de manifeste politique, dont les idées sont conformes à celles que E. Corradini exprime dans ses discours publics de ces mêmes années[17]. Le nationalisme de

se montre sensible aux difficultés des classes pauvres tout en étant peu favorable à des changements radicaux qui mettraient en péril l'ordre social.

[16] À cet égard, nous nous éloignons de l'interprétation de Sebastiano Martelli, pour qui « Capuana apre una nuova rappresentazione letteraria dell'emigrazione sotto il segno dell'ideologia nazionalista e fascista che occuperà una lunga stagione fino agli anni Trenta ». S. Martelli, *op. cit.*, p. 414. Selon nous, le roman de L. Capuana renvoie au contraire à une forme de nationalisme antérieure à celle qui préparera le terrain pour l'implantation du fascisme.

[17] Cf., par exemple, le discours intitulé *Le nazioni proletarie e il nazionalismo*, que E. Corradini lut dans plusieurs villes italiennes en 1911. Il y affirme : « L'emigrazione è una dispersione della nostra gente per tutte le parti del mondo, sopra un suolo straniero, tra popolazioni straniere, sotto una legislazione straniera. Non giudicate soltanto dall'arricchimento di pochi individui, né dal numero dei milioni che gli emigranti mandano in Patria. Giudicate anche nazionalmente e ritenete che l'emigrazione è, se l'espressione mi è permessa, un antiimperialismo della servitù ». E. Corradini, *Le nazioni proletarie e il nazionalismo*, in *Id*., *Scritti e discorsi. 1901-1914*, Turin, Einaudi, 1980, p. 185.

E. Corradini, contrairement à celui de L. Capuana, est strictement lié à une vision darwinienne de la vie des nations. Le prestige national ne dépend plus de la construction d'un pays indépendant des puissances étrangères, en quête de valeurs communes, mais de l'expansionnisme au détriment d'autres pays engagés dans une lutte inéluctable pour la vie. L'émigration, aux yeux de E. Corradini, apparaît donc comme une aberration humiliante pour une nation qui se voudrait puissante.

L'émigration constitue en outre un chef d'accusation lourd contre la classe dirigeante italienne, puisqu'elle apparaît comme le résultat honteux d'une politique bourgeoise libérale. Cette dernière, au nom d'une fraternité et d'un humanitarisme que E. Corradini interprète comme un signe de la décadence et de l'impuissance de la nation, refuse de poursuivre une politique extérieure agressive. Seule cette dernière permettrait d'éliminer, par les voies de l'impérialisme, le problème de l'émigration et les difficultés de la nation "prolétaire" qu'est l'Italie. Ce passage permet de saisir tous ces aspects :

> E così ora sull'Atlantide essendo uomo fra uomini sentiva pietà per gli emigranti ; ma quando in lui si risvegliava l'anima italiana, si sentiva umiliato. Il suo cuore irascibile si sdegnava contro un popolo in cui sì spesso l'uomo s'appaga di viver miserrimamente, un popolo ignaro di ambizione e d'orgoglio, un popolo che si appaga di mandare tanta parte di sé a far da materiaccia prima alla formazione di vita d'altri popoli. Il Buondelmonti si sdegnava contro le vilissime classi dirigenti della borghesia e contro i ciechi conduttori del socialismo, teneri d'introdurre i diritti degli uomini tra' cinesi ; si sdegnava contro tutti i politici da ospedale, contro tutti gli Axerio d'Italia i quali s'erano trovati d'accordo nell'escogitare il rimedio umanitario per gli emigranti.[18]

Ainsi, c'est justement l'émigration qui fournit à E. Corradini un argument de poids pour justifier et légitimer une politique impé-

[18] E. Corradini, *La Patria, op. cit*., pp. 24-25.

rialiste. L'émigration, responsable de la perte de l'Italianité, ne peut être résolue que par une politique coloniale. Elle permettrait à l'Italie de conquérir des territoires dans lesquels les Italiens pourraient s'installer sans s'expatrier. La guerre que les personnages se préparent à affronter à la fin du roman n'est que le point de départ d'une politique colonialiste plus agressive.

Bien que publiés presque en même temps, ces deux romans nous permettent donc d'apprécier deux visions différentes de l'émigration. Ils révèlent également deux conceptions différentes du nationalisme. Le roman de L. Capuana témoigne d'une vision de la nation encore typique du nationalisme du XIX^{e} siècle. De ce point de vue, il paraît en retard par rapport aux évolutions idéologiques et culturelles qui ont caractérisé les dix premières années de l'histoire italienne du XX^{e} siècle. En effet, cette époque a assisté à la naissance du nationalisme agressif dont E. Corradini est l'un des principaux représentants. C'est ce climat qui portera quelques années plus tard à l'entrée en guerre de l'Italie.

Cependant, dans les deux cas, le mythe du bon retour sert à adoucir le traumatisme narcissique du sentiment national provoqué, chez ces deux auteurs, par le phénomène de l'émigration. Preuve éclatante de l'inachèvement de l'intégration nationale pour L. Capuana, l'émigration est synonyme d'asservissement de citoyens italiens aux étrangers et perte d'identité nationale chez E. Corradini. Dans les deux cas, l'émigrant ne peut pas rester tel. Il doit renaître, afin de participer à une mission pédagogique de reconstruction interne du pays ou bien à une mission colonialiste et belliciste.

Ces deux œuvres illustrent les regards portés sur le phénomène migratoire par deux représentants de la classe intellectuelle et dirigeante du pays (puisque l'un et l'autre auront des fonctions politiques). Malgré les différences idéologiques et, dans le cas de L. Capuana, une plus grande empathie vis-à-vis des émigrants, ces deux romans témoignent de la difficulté de saisir avec lucidité les raisons de l'émigration de la part de la classe dominante, toujours préoccupée de gérer au mieux les conséquences de l'émigration et de la

canaliser plutôt que d'en éradiquer les causes sociales et économiques[19].

[19] Cette attitude de la classe dirigeante est constante pendant toute histoire de l'émigration italienne. Cf., par exemple, E. Sori, *L'emigrazione italiana dall'Unità alla seconda guerra mondiale*, Bologne, Il Mulino, 1979.